

Dans le chapitre 2, quand nous avons commencé à présenter différentes théories sur le racisme, nous avons aussitôt fait appel au concept d'ethnocentrisme [1][1]Jahoda, G. (1992). On the origins of antagonism towards « the.... Ce mot nous vient d'un économiste à la fois sociologue et anthropologue, William Graham Sumner [2][2]Sumner, W. G. (1906). Folkways: a study of the sociological... et désigne une réalité probablement universelle : il s'agit de prendre son groupe d'appartenance comme point de référence ultime – le meilleur –, et de jauger ce qui l'entoure à son échelle. L'ethnocentrisme fait que nous reconnaissons les autres comme des « semblables », des humains, mais en même temps, il nous conduit à considérer ces autres comme des « autres » au sens premier, c'est-à-dire des gens qui ne nous sont pas vraiment similaires. Il y a ici un paradoxe apparent. Une reconnaissance de communauté, de similitude est nécessaire pour que l'on puisse évaluer les différences. S'il n'y avait pas cette reconnaissance, il serait impossible de se sentir supérieur. On serait face à des pommes et des poires, sans critère de valeur.

2 Selon l'ethnocentrisme, nous sommes donc à la fois semblables et différents. La similitude est vécue comme antagoniste à la différence et, inversement, la différence combat la similitude. Sur quelle dimension pouvons-nous nous dire à la fois semblables et différents ? Évidemment, il serait possible de créer des groupes sur des détails comme le fait d'être élancé ou trapu avec des cheveux de couleurs différentes. Ces détails importent peu lorsqu'il s'agit de prendre en compte l'ensemble de tous les groupes. L'idée défendue dans ce chapitre en particulier, et dans ce livre en général, est que *l'humanité nous assemble et nous divise*. Toujours dans la droite ligne de l'ethnocentrisme, nous pourrions aller jusqu'à estimer que nous sommes plus humains que les autres. C'est ainsi que nous terminons ce livre par le concept de déshumanisation. Mais revenons tout d'abord au concept de l'ethnocentrisme et de sa dynamique entre similitude et différence. S'il y a similitude au départ, il suffira de différences culturelles légères pour que nous nous posions, avec révolte, la question : « Qui sont ces gens-là, qui ne sont pas de chez nous ? » En d'autres mots, le groupe d'appartenance – « chez nous » – représente le bijou le plus important au monde et tous les carats des autres pierres précieuses seraient à la fois moins lourds et d'une eau moins pure. Pour montrer à la fois cette puissance du groupe d'appartenance et le fait que l'ethnocentrisme n'est pas inéluctablement lié à un groupe particulier (comme le plus opulent), voici quelques exemples, simplifiés, de la force du lien social ou de ce que certains appellent aussi autrui privilégié ou encore le « chez nous » [3][3]Sauvageon, E. (1985). L'affaire des otages américains à...

Le syndrome de Stockholm

3 Le syndrome de Stockholm est un attachement réciproque entre ravisseurs et otages. Il est dû à la tension extrême que les deux parties ressentent, puisque toutes deux sont en danger de mort. L'expression a été forgée après une prise d'otages dans une banque suédoise. Sur le point d'être capturé, un homme qui avait voulu dévaliser la banque prit quatre employés en otage. Après plusieurs jours, il se rendit finalement aux autorités, mais lors du procès aucune employée ne voulut témoigner contre lui. L'une d'elles a même vécu une relation amoureuse avec lui.

4 Voici d'autres exemples, dramatiques, de ce syndrome.

5 En juin 1985, après dix-sept jours de négociation, le gouvernement américain parvient à faire libérer sains et saufs tous ses compatriotes, passagers d'un Boeing 727 TWA pris en otage sur l'aéroport de Beyrouth. Chacun peut imaginer les odeurs et la chaleur accumulées dans un espace confiné, pendant plus de quinze jours en plein soleil estival. C'est pourquoi on s'attend à ce qu'un autre Boeing vienne chercher les otages au plus vite. Au lieu de cela, ce sont des camions militaires qui les emmènent à Damas. À vol d'oiseau, la distance n'est pas énorme mais par la route, en camion militaire, en été, et après autant de jours entre la vie et la mort, c'est l'enfer en même temps que la résurrection ! Ce n'est pas encore un super-jet qui les attend en Syrie, mais un avion militaire qui va les emmener dans un hôpital de Francfort. Décidément le confort des passagers n'est pas la priorité ; des passagers qui, d'ailleurs, sortent de l'avion à Francfort avec, sur le dos, des couvertures standing militaire, et, dans les bras, deux « choses » sur lesquelles nous reviendrons un peu plus loin. Il est prévu que les otages passent quelques jours dans l'hôpital américain pour être « déconditionnés » et qu'ils regagnent les États-Unis tous ensemble pour la fête nationale du 4 juillet. Peu d'images de l'arrivée à Francfort sont transmises à la télévision américaine. Après une conférence de presse du porte-parole des otages, les journalistes sont interdits de contact avec ces derniers. Finalement, au lieu du retour triomphal dans la mère-patrie, chacun est invité à continuer à voyager ou à rentrer chez lui de manière plus ou moins discrète.

6 Pourquoi ces transbahutements jusqu'à Francfort ? Pourquoi un hôpital de « déconditionnement » ? Pourquoi cette discrétion américaine sur le séjour en Allemagne ? Pourquoi cette interruption d'échanges avec la presse ? Pourquoi ce retour triomphal décommandé ? La réponse à ces questions est donnée par les deux « choses » que les otages tenaient à la main en descendant de l'avion militaire : des œillets, les fleurs symboles du Liban, et le Coran !

7 Le gouvernement américain avait certainement été prévenu que les otages, à Beyrouth, « souffraient » d'un syndrome de Stockholm. D'où les transbahutements. On se donne le temps de fatiguer davantage les passagers pour les rendre plus réceptifs à une autre influence (anti-Stockholm, anti-arabe), de les interroger et de les faire revenir à la raison... nationale ! Peine perdue, les images le montrent, le porte-parole le proclame, et le retour escamoté le confirme. Ce que ces Américains moyens ont appris l'emporte sur les fanfaronnades de Ronald Reagan. Les récits de Chabra et de Shatila – événements datant de seulement trois ans – et les nombreuses ignominies anti-palestiniennes étaient trop tragiques pour ces personnes qui, jusque là, devaient sans doute ignorer les enjeux de la situation au Moyen-Orient.

8 Cet attachement réciproque entre otages et ravisseurs, comme entre négociateurs et ravisseurs, est maintenant bien connu ; les autorités responsables du dénouement d'une prise d'otages font tout pour le faciliter, et les ravisseurs professionnels tout pour l'éviter. On propose, ou refuse, des lignes téléphoniques à la place du mégaphone ; on fait servir des repas à préparer et à manger ensemble ou séparément ; il s'agit de tout mettre en place pour favoriser, ou empêcher, les interactions. Si le syndrome s'installe, des vies humaines seront sans doute sauvées. L'exemple le plus poignant de cette possibilité s'est produit dans un train en pleine campagne néerlandaise. Le train avait été pris en otage par des indépendantistes moluquois qui tuaient une personne par jour tant que leurs revendications n'étaient pas rencontrées. Le jour où un otage nommé Gerhard Vaders [4][4]Vader signifie père en néerlandais. fut désigné comme victime [5][5]Paroles d'otages de Jean-Claude Raspiengeas et Patrick Volson..., il demanda la permission de laisser un message à sa famille, message qu'il dicta au chef des ravisseurs. Finalement, c'est un autre otage qui fut abattu !

9 Si de tels liens se forment entre des gens que tout ou presque oppose, l'imagination risque de manquer pour réaliser ce qui doit se passer entre des gens qui s'aiment, s'apprécient, partagent les mêmes hobbies, ont les mêmes valeurs, etc. D'une certaine façon, il n'est pas étrange que le groupe d'appartenance, depuis la famille jusqu'au groupe de loisirs, constitue un aimant pour ceux qui en font partie et un étalon pour juger les caractéristiques de ce qui n'entre pas dans ce cercle magique. Il n'est pas insolite non plus que n'importe quelle contrariété à l'égard du groupe d'appartenance puisse prendre l'allure d'une inimitié. Dans le deuxième chapitre, nous avons clairement fait la différence entre, d'une part, le favoritisme pour l'endogroupe et, d'autre part, le dénigrement de l'autre groupe. Dans ce chapitre, nous traiterons de ce qui est sans doute la forme la plus haineuse du racisme, la déshumanisation.

10 L'autre, dans notre esprit, peut simplement sembler détenir moins d'humanité que les membres de notre groupe, tout comme nous pouvons estimer que son humanité est inexistante. Ethnocentrisme et altruisme ne sont pas éloignés, avons-nous dit. Dans le cas de la déshumanisation, l'altruisme intra-groupe se manifeste en jouant un rôle protecteur pour l'endogroupe. Comme on l'imagine, cette protection prendra des visages très différents. Nous allons présenter plusieurs approches de la déshumanisation avant de nous attarder plus longuement sur une forme minimale, mais quotidienne, de la déshumanisation, à savoir l'infrahumanisation.

Déshumanisation et infrahumanisation

11 La déshumanisation ne s'adresse pas à un individu particulier, mais aux membres d'un groupe, que celui-ci soit ethnique, national, religieux, linguistique, sexuel, porteur d'un handicap ou autre. Tous les groupes peuvent être déshumanisés, c'est-à-dire privés principalement de leur sentiments, rationalité et moralité, bref, de ce qui faisait d'eux des humains. Très souvent, la déshumanisation entraîne l'animalisation des autres. Les animaux choisis pour désigner ces autres déshumanisés sont souvent des animaux porteurs de maladie (vermine, rats...). La déshumanisation peut aussi objectiver les autres, les transformer en de simples objets, pour la jouissance sexuelle par exemple, ou les réduire à leur seule force de travail. Les femmes notamment sont fréquemment réduites à des objets sexuels. D'un autre côté, les femmes sont également souvent animalisées. L'aspect sexuel évoqué fait alors davantage penser à la nature sauvage à dompter qu'à un objet déjà « fabriqué ». On parle de panthères qui recherchent les vieux opulents, ou de cougars qui chassent les gigolos.

12 La déshumanisation est vieille comme le monde et répandue aux quatre coins de la planète. Son aspect dramatique a empêché qu'on l'étudie autrement que comme un élément linguistique dans les descriptions verbales d'horreurs guerrières, génocidaires, etc. En tant que chercheur, notre intérêt était de pouvoir mesurer l'humanité ou la déshumanisation. La façon choisie fut de tenter de définir ce qui est uniquement humain ou ce qui n'est pas partagé avec les animaux. Voici une expérience réalisée dans ce but. Figurez-vous un des rares jours où le soleil envahit Louvain-la-Neuve, petite ville universitaire de la grise Belgique. Tout le monde est aux terrasses. Moi aussi, et je demande à mon interlocuteur ce qui d'après lui est typiquement humain. Je repose la question à quelqu'un qui n'a pas entendu les premières réponses. Me voici vite en train d'écumer les tables et, devant aller donner cours, je demande aux étudiants d'écrire sur une feuille les caractéristiques humaines dans leur ordre de typicité. Quelques jours plus tard, nous poserons la même question aux étudiants de l'université de La Laguna à Tenerife et nous dépouillerons les réponses avec le même enthousiasme que précédemment.

13 Dès la première réponse reçue à la première terrasse, tout le monde répondait dans l'ordre : *primo*, intelligence, *secundo*, langage ou sentiment. Curieusement, lorsqu'on examinait les feuilles-réponses des étudiants, le mot émotion (ou un exemple ou synonyme selon la liste classique : colère, surprise, joie, tristesse, peur, douleur, et pour certains dégoût) n'est jamais apparu, ou alors rarement, en toute fin de liste. Les sujets faisaient donc une différence énorme entre sentiments et émotions. La différence de signification entre sentiment et émotion est propre aux langues latines ; elle ne se retrouve pas ailleurs ou que très faiblement. Pour la clarté de l'exposé, il fallait cependant trouver des termes compréhensibles couvrant cette réalité indépendamment de la langue d'origine. La solution fut facilement trouvée, et ce de la façon suivante. Dans divers pays de langues différentes, des collègues distribuèrent des feuilles avec des listes de termes émotionnels. Les gens devaient nous dire pour chaque terme dans quelle mesure il était uniquement humain ou partagé avec le monde animal, en rapport avec la moralité et l'intellect. Ils devaient aussi dire si ces termes reflétaient des intensités fortes, étaient visibles, apparaissaient tôt dans la vie, etc. Dans tous les pays testés, les gens firent les mêmes groupements quand ils devaient distinguer des termes émotionnels uniquement humains (par exemple : nostalgie, bonheur, mépris, indignation) ou des termes émotionnels non typiquement humains et peut-être partagés avec des animaux (par exemple : crainte, attachement, douleur, tension). Les sentiments, uniquement humains, étaient moins visibles et moins intenses, apparaissaient plus tard dans la vie, étaient liés à la moralité et à la cognition, et avaient une cause interne. Notre prédiction des regroupements, guidée par l'ethnocentrisme, s'est avérée exacte. La puissance de ce dernier est telle que Lévi-Strauss relève que tout groupe qui diffère du nôtre sur une caractéristique inattendue est rejeté.

14

Dans les deux cas, on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit [6][6] Lévi-Strauss, C. (1952/1987). *Race et histoire*. Paris : Denoël,....

15

L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village ; à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désignent d'un nom qui signifie les « hommes » (ou parfois – avec plus de discrétion, dirons-nous – les « bons », les « excellents », les « complets »), impliquant ainsi que les autres tribus, groupes ou villages ne participent pas des vertus – ou même de la nature – humaines, mais sont tout au plus composés de « mauvais », de « méchants », de « singes de terre » ou « d'œufs de pou » [7][7] Ibid., p. 21.
Notons, par exemple, que l'origine....

16

Ainsi se réalisent de curieuses situations où les deux interlocuteurs se donnent cruellement la réplique. Dans les Grandes Antilles, quelques années après la découverte de l'Amérique, pendant que les Espagnols envoyaient des commissions d'enquête pour rechercher si les indigènes possédaient ou non une âme, ces derniers s'employaient à immerger des blancs prisonniers afin de vérifier par une surveillance prolongée si leur cadavre était, ou non, sujet à la putréfaction [8][8] Lévi-Strauss a mis en cause l'âme des indigènes américains....

17 La conclusion de ce raisonnement parti de l'ethnocentrisme s'imposait : les gens diront que leur groupe est plus humain que les autres et ils le « prouveront » en attribuant différemment sentiments uniquement humains et émotions non uniquement humaines à leur groupe et à d'autres [9][9] Dans les articles internationaux, nous ne parlons évidemment.... À notre façon,

nous avons trouvé « notre âme » (ce qui est uniquement humain) et la « physiologie » de ces autres inconnus (ce qui est partagé entre animaux sociaux).

18 Voici le résumé du type d'étude le plus simple que nous avons utilisé pour montrer que l'humanité ou la déshumanisation pouvaient être abordées expérimentalement. Les sujets sont des étudiants de l'université de La Laguna. Ils reçoivent tous une feuille qui les prévient qu'il s'agira d'une expérience sur la perception entre groupes et ils doivent répondre dans quelle mesure ils s'identifient aux îles Canaries. Sur la deuxième feuille, différente pour la moitié des étudiants, les sujets doivent choisir dix à douze caractéristiques qu'ils estiment typiques soit des Canariens soit des Espagnols de la Péninsule. La même expérience est réalisée dans différentes universités espagnoles (Grenade, Madrid, Barcelone) sauf que là, les groupes à décrire sont les étudiants de l'université ou les Canariens. Parmi les choix, se trouvent trois sentiments positifs et trois autres négatifs, trois émotions positives et trois négatives. En plus, il y avait une moitié de termes positifs et négatifs concernant la compétence et la sociabilité qui servaient de « distracteurs » pour que les gens ne se focalisent pas uniquement sur les sentiments et les émotions. Nous nous étions spécialement assurés que les valences entre catégories de mots étaient égales de sorte que le choix des mots ne pourrait s'expliquer par leur positivité. Les résultats sont limpides. Les étudiants de La Laguna choisirent pour eux plus de sentiments *positifs et négatifs* qu'ils n'en attribuèrent aux Espagnols du continent. Par contre, ils distribuèrent les émotions de manière équitable. Et les Espagnols firent de même. En d'autres termes, chaque groupe estimait être plus humain que l'autre.

19 Il n'y a pas plus de dix ans que des formes subtiles de l'infrahumanisation ont commencé à faire l'objet de recherches. Cette découverte, qui a donné lieu à toute une littérature, a permis différentes découvertes. Tout d'abord, les gens qui infrahumanisent n'ont pas du tout conscience de ce qu'ils font. L'expérience que j'ai retracée plus haut était, comme je l'ai dit, la plus simple, mais les étudiants et autres personnes soumis aux mêmes conditions n'ont jamais manifesté de suspicion quant au but réel de l'investigation. Nous avons aussi réalisé toutes sortes d'expérimentations électroniques avec des procédures hypersophistiquées ; à nouveau, les sujets n'avaient pas le moindre soupçon sur les desseins de l'expérimentateur. Si, sans s'en rendre compte, les gens sont prêts à retrancher une part d'humanité à un autre groupe, cette sournoiserie en dit long sur ce dont les humains sont capables dans leur vie de tous les jours.

20 Le concept d'infrahumanisation est également intéressant parce qu'il s'agit d'un phénomène intergroupe. Sauf cas exceptionnels, l'infra-humanisation ne se manifeste jamais entre individus, mais toujours entre groupes (qui peuvent être représentés par un ou des individus abstraits qui représenteront l'Albanais ou l'Australien). L'aspect intergroupe plutôt qu'interindividuel est convergent avec l'ethnocentrisme. En effet, s'il n'y avait que des individus, ceux-ci réaliseraient immédiatement qu'ils sont dissemblables et aucun besoin institué comme la déshumanisation n'aurait été nécessaire ; il eut suffi de définir autrui par quelques caractéristiques : les râleurs, les imbus d'eux-mêmes, etc.

21 Autre aspect intéressant et, en fait, fondamental : les sujets qui donnaient les attributs uniquement humains ne se restreignaient pas à des sentiments positifs ou négatifs. Nous considérons alors qu'il y a infrahumanisation uniquement lorsqu'il y a plus de sentiments positifs *et* négatifs accordés au groupe d'appartenance qu'aux autres groupes.

22 Pour dénommer ce phénomène, j'ai hésité entre *sous-humanisation* (subhumains ou *Untermenschen*, comme les nazis appelaient les Juifs) ou *infrahumanisation* (infrahumains). Tous mes collègues, surtout américains, me poussaient à employer *déshumanisation*, mais je n'ai pas suivi leur conseil parce que nos expériences

montraient que les groupes percevaient les autres groupes comme *moins* humains et non pas comme *non* humains. D'un point de vue pragmatique, même si l'infrahumanisation a été à la base d'une littérature abondante, mon choix était une erreur étant donné que tout le monde, moi y compris parfois, emploie le terme fourre-tout de déshumanisation.

23 J'ai plusieurs fois souligné qu'il ne fallait pas confondre théoriquement favoritisme de l'endogroupe et dénigrement de l'exogroupe. Un des aspects de l'infrahumanisation qui me semble le plus intéressant est qu'elle est *à la fois* favoritisme d'un groupe *et* rejet de l'autre. Ceci ne veut pas dire que les choses se présentent de manière symétrique pour les deux groupes. Selon les cas, ce sera l'humanité de l'endogroupe ou l'infrahumanisation de l'exogroupe qui sera particulièrement affirmée – nous en verrons bientôt des exemples –, mais la coexistence théorique me paraît fondamentale. C'est la première fois que ces deux phénomènes distincts sont imbriqués l'un dans l'autre.

24 Lorsque mes collègues et moi envoyions un article sur le sujet pour expertise en vue d'une publication, plusieurs experts ne manquaient pas de nous faire la remarque suivante : les caractéristiques uniquement humaines comme les sentiments appartiennent à l'intime. « Vous dites vous-mêmes que les sentiments sont moins visibles que les émotions. Donc, vos sujets associent davantage de sentiments à leur groupe pour une simple raison de familiarité. » Il ne s'agirait donc pas d'infrahumanisation des autres groupes, mais d'une meilleure connaissance de son propre groupe. Les études montrent que cette explication de *familiarité* s'avère incorrecte.

25 Il existe un lien primordial entre le groupe et ses membres. Il est tellement évident qu'on l'oublie. Il s'agit de l'*identification* des gens à leur endogroupe. Si je ne m'intéresse pas plus à mon groupe qu'aux chansons de Lady Gaga, je ne porterai pas mon groupe aux nues et ne l'estimerai pas plus fascinant que son voisin. Ce qui compte, c'est l'individu *et* son groupe. C'est une dyade indissoluble dont l'individu ressort tellement content que, pour lui, c'est l'endogroupe qui représente le taux d'humanité. Quand on infrahumanise, on devient nationaliste ; en cas d'hyperactivité, on pourrait même placer son groupe au Panthéon des nations en même temps qu'on ne jugerait pas les autres groupes dignes d'un entrefilet dans un journal publicitaire ! Donc, quand on humanise, c'est notre propre groupe qui devient la cible ; c'est lui qui devient particulièrement humain et c'est ce qui lui est positivement associé qui s'humanise à son tour [10][10]Paladino, M.P. & Vaes, J. (2009). Ours is human. On the...

26 Une autre caractéristique spéciale de la déshumanisation est l'absence de *conflit*. Bien sûr, le conflit favorise l'apparition de l'infrahumanisation, mais il n'est pas nécessaire. Il suffit que des individus aient à former un groupe pour les besoins d'une expérience et aient à réfléchir sur ce qui les différencie d'un autre groupe pour que l'infrahumanisation se manifeste. Ce résultat est effrayant en ce sens qu'il implique que nous sommes prêts à priver d'humanité des gens avec qui nous n'avons pas le moindre désaccord, mais par rapport auxquels nous devons montrer notre dissimilitude. Il est difficile d'imaginer une approche plus conforme à l'ethnocentrisme : nous nous sentons à la fois semblables et différents et, donc, nous infrahumanisons, ce qui permet d'établir la dissemblance sans pour autant en supporter les possibles aléas. Cette infrahumanisation n'est pas, Dieu merci, systématique.

Causes de la déshumanisation

27 Face à l'avalanche des conflits entre groupes et des théories qui tentent de les expliquer, nous allons essayer de simplifier cette complexité en regroupant les thèmes qui, *a priori*,

donnent leurs raisons d'être aux différences entre groupes. Une fois cette mise au clair achevée, nous pourrions plus systématiquement reprendre l'examen de l'infrahumanisation.

28 En 2007, j'avais partiellement intitulé un article sur l'infrahumanisation « Un mur de différences » et quelques jours plus tard je lisais une phrase d'un auteur dont j'ai malheureusement oublié l'identité qui disait que là où il n'y avait pas de frontières, il y a des murs. En fait, les psychologues sociaux ont traditionnellement appréhendé les différences entre groupes comme des questions de frontières. Avec les meilleures intentions du monde, ils rêvaient de pouvoir se passer du plus de frontières possibles pour envisager un monde où il n'y aurait que des individus égaux entre eux. Ajoutons que cette optique se retrouvait surtout chez les psychologues américains, et plus précisément encore chez ceux qui avaient des racines juives. Leurs vues coïncidaient avec la dernière phase des recherches de Sherif sur la Caverne des voleurs, au moment où les deux groupes étaient amenés à ne plus faire qu'un seul [11][11] Sherif, M., Harvey, O.J., White, B.J., Hood, W.R., & Sherif C.W.... La vision européenne, avec sa multiplicité de nations, était beaucoup plus nuancée et envisageait des coalitions et des complémentarités. En fait, un univers d'individus est une utopie. Tout au long de ce livre, nous avons insisté sur la multiplicité des groupes ; s'il y a plusieurs groupes, ils diffèrent entre eux par définition. Tout au plus peut-on envisager les différences comme des frontières qu'on parviendrait à faire bouger pour l'harmonie de l'ensemble. Il n'y aurait pas *dé*-catégorisation mais éventuellement *re*-catégorisation entre différentes entités qui garderaient certaines de leurs spécificités.

29 Les relations entre groupes peuvent aller du meilleur au pire. Il serait banal de constater l'infrahumanisation à l'encontre d'ennemis ou même la déshumanisation dans son appréhension originale. Les autres ne doivent pas être nécessairement des ennemis pour être menaçants. Il est habituel de distinguer deux types de menace : la *menace réaliste* et la *menace symbolique*. La menace réaliste est évidemment concrète : les prises de position de l'autre groupe peuvent se révéler antagonistes ; ou bien les membres de l'autre groupe peuvent être des concurrents possibles dans le domaine du travail. En bref, la réalité de la menace se retrouve dans les conditions de compétitions observées dans les expériences de Sherif lors des camps de vacances. Le deuxième type de menace est beaucoup plus intéressant. Il s'agit de la menace dite symbolique. Ici, il n'y a pas de comportements dirigés contre autrui – l'exogroupe par exemple – pour lui nuire ou le dévaluer. Dans la menace symbolique, c'est davantage ce que représente l'autre plutôt que ce qu'il fait qui est dangereux. Lorsqu'un autre groupe arrive avec des valeurs différentes, des coutumes vestimentaires ou alimentaires différentes, etc., il peut être perçu comme une menace dans la mesure où les valeurs et coutumes étrangères risqueraient d'être « contagieuses » ou « insidieuses ». Beaucoup de gens vivent l'arrivée d'immigrants comme une menace symbolique. Pour ces gens, les immigrants ne constituent pas une menace réaliste parce que leur niveau de qualification serait jugé trop inférieur, mais leur façon de se comporter dans la vie de tous les jours et les valeurs qu'ils représentent sont ressenties comme un danger. Les relations entre groupes peuvent donc être vécues comme une poudrière sans, momentanément, d'étincelle.

30 Par ailleurs, les conflits entre groupes peuvent dériver d'idéologies différentes. Tout le monde se souvient de la guerre froide entre l'Ouest et l'Est ; c'était une question d'idéologie, comme ce fut le cas pour la guerre en Irak. De même, les disputes entre groupes dominants et dominés ont souvent une base idéologique. Les plus forts justifient leur puissance par une justice quasi immanente qui récompenserait leurs efforts et compétences, et s'opposerait à la décontraction et au laisser-aller des membres des groupes dominés. En effet, de nombreuses

personnes fonctionnent avec l'idée que le monde est juste et que les gens reçoivent ce qu'ils méritent.

31 Un autre débat très chaud nous est familier ; il oppose les tenants de la cécité aux différences (*color-blindness*) à ceux qui en sont conscients (*color-consciousness*). Pour rappel, et comme les termes anglais l'indiquent, ce débat concerne essentiellement les différences de couleur mais, actuellement, il s'est étendu aux différences ethniques quelles qu'elles soient et aux différences religieuses. Être *color-blind*, ce serait croire que tous les individus sont égaux. Cette croyance substitue souvent la similitude à l'égalité. Les gens qui refusent les différences le font généralement avec le sous-entendu que les autres doivent copier les habitudes, coutumes et valeurs de la société ambiante et dominante. Dans ce dernier cas, on parlera d'*assimilation*, qui est la politique déclarée et assumée de la France sous l'euphémisme d'identité nationale. D'autres pays adoptent la même vision, mais le font avec moins de prosélytisme. Face à la loi du silence, il y a la *color-consciousness*, qui accepte les différences en les respectant. En effet, sans respect, plus de reconnaissance, mais une observation qui peut mener à la non-acceptation, c'est-à-dire au racisme pur et dur. On parle aussi de *multiculturalisme* (ou de communautarisme), et parce que celui-ci est bousculé un peu partout, certains préconisent le *polyculturalisme*, qui juxtaposerait les groupes plutôt qu'il ne chercherait à les intégrer. Il existe bien d'autres idéologies liées au racisme comme le conservatisme ou l'autoritarisme. C'est un truisme que de dire que les dissensions résultent davantage d'idées que de faits avérés. L'explication de ces derniers est d'ailleurs le plus souvent une question d'idéologie. Menace réaliste, menace symbolique, dissimilitude et idéologie sont les mamelles de l'infrahumanisation.

32 Nous allons poursuivre en examinant de plus près deux types de déshumanisation : celle qui vise les ennemis lors d'un conflit et celle qui se produit en milieu hospitalier. Dans les deux cas, les cibles de déshumanisation sont des victimes, mais on va constater qu'elles le sont différemment et pour des raisons ou fonctions différentes.

Fonctions de la déshumanisation guerrière [12][12] Vaes, J., Leyens, J.Ph., Paladino, M.P., & Miranda, M.M....

33 Dans l'optique ethnocentrique du semblable-différent, on partira du postulat que l'infrahumanisation a essentiellement une fonction de protection de l'endogroupe. Cette protection pourra être préventive aussi bien que réparatrice de même qu'elle mettra particulièrement en évidence l'humanité de l'endogroupe comme le déficit de l'exogroupe.

34 L'infrahumanisation relève de frontières entre groupes, de relations entre ces groupes et d'idéologies opposant ces derniers. La couleur de la peau est une frontière naturelle et évidente pour certains. Un peu partout dans le monde se rencontrent des gens qui associent spontanément les Noirs à des singes. C'est un phénomène malheureusement bien connu (et accepté !) lors des matchs de football. Plus grave, des chercheurs américains ont analysé des articles de journaux relatifs à des criminels et ont relevé toutes les phrases où une métaphore simiesque était employée pour décrire des criminels. Non seulement les associations étaient plus fréquentes pour les Noirs que pour les Blancs, mais elles étaient également prédictives du verdict qui allait attendre ces délinquants noirs ; en effet, elles étaient davantage employées lorsque la sentence à suivre se révélait être la mort !

35 On parle souvent du Brésil comme d'un paradis pour les gens de couleur. Ce n'est pas toujours le cas. Dans une étude fort ingénieuse, on montrait à des étudiants brésiliens blancs

la photo d'une personne, blanche ou noire, et on leur apprenait ensuite que celle-ci avait réussi ou échoué dans ses projets. Les gens en échec étaient infrahumanisés par les étudiants, sans doute pour justifier la perception qu'ils en avaient. En effet, alors qu'ils avaient vu une photo de la cible, celle-ci « changeait » de couleur en fin d'investigation en fonction de sa trajectoire, réussie ou ratée. En d'autres mots, quelle que soit leur couleur de peau originale, les gens qui essayaient des échecs devenaient des Noirs, incomplets au niveau de leur humanité. Ceux qui réussissaient gardaient leur humanité intacte et « blanchissaient ».

36 On appelle « classisme » ce processus qui isole les Noirs au Brésil. Celui-ci n'est pas une exclusivité du Brésil. La Grande-Bretagne est stéréotypée comme étant classiste et ce stéréotype est loin d'être faux ! Il semblerait que plus les groupes sont puissants et ont un statut élevé, plus ils infrahumaniseraient les autres de manière à justifier leur « excellence ». Personnellement, je ne suis pas sûr que le statut soit directement en cause. Je crois plutôt que les groupes cherchent à se donner une identité positive par l'infrahumanisation des autres, surtout quand l'endogroupe n'a pas un statut stable et établi. D'une certaine façon, les infrahumaniseurs se comporteraient comme des nouveaux riches qui veulent faire état de leurs avantages récents mais qui, en arrière-fond, se préoccupent de la stabilité de leur avenir. L'infrahumanisation de l'autre contribuerait ainsi à l'identité du « nous ».

37 La même argumentation se retrouve en ce qui concerne les relations avec son propre pays et avec les autres pays. Aimer son pays est tout à fait normal. Les compatriotes sont un autrui privilégié. Aimer son pays tout en détestant les autres pays relève du racisme... et de l'infrahumanisation. J'ai insisté plus haut sur le fait que l'infrahumanisation mettait en scène un double scénario, celui de l'humanisation de l'endogroupe – ou patriotisme – et de dénigrement des autres groupes – ou nationalisme. Autant il est bien vu d'être patriote et de s'identifier à son groupe d'appartenance, autant il est malséant de glorifier son groupe, c'est-à-dire de le hisser vers les sommets en écrasant les autres groupes [\[13\]](#)[\[13\]](#) Berreby, D. (2008). *Us and Them. The Science of Identity*..... Conformément au double scénario, il n'est plus étonnant que l'infrahumanisation corresponde au nationalisme (ou racisme) plutôt qu'au patriotisme.

38 Toujours au niveau des frontières, on a relevé le fait que celles-ci pouvaient parfois être modifiées. C'est le cas lorsqu'on essaie de faire en sorte que deux groupes qui ne s'entendaient guère forment une unité plus grande. Cette solidarité soudaine est fréquente dans le cas d'arrivée d'une troisième entité qui vient menacer les deux groupes d'origine, mais elle peut aussi se manifester en temps de paix relative. Les gens participent à des degrés divers à différentes identités. Si l'on prend les Européens, avant de l'être effectivement, ils seront très probablement Belges, Espagnols et Italiens. Si l'on considère chacun de ces trois pays, les gens seront d'abord Flamands, Basques ou Italiens du Nord avant de se sentir membres du pays dans sa globalité. Selon les circonstances, on peut cependant augmenter l'attrait pour ce dernier. Alors que je me considère comme Wallon (francophone non bruxellois du sud de la Belgique), je dirai que je suis Belge lorsque je m'entretiendrai avec des Norvégiens ou des Ukrainiens. Plus je me sentirai Belge, moi le Wallon, moins j'infrahumaniserai le « frère ennemi », le Flamand. Par contre, si mon identité se résume uniquement à la Wallonie, il pourrait ne pas y avoir de frein à mon rejet dégoûté des Flamands que je verrais alors moitié humains, moitié animaux.

39 Les relations coopératives ou compétitives vont également avoir un impact sur l'infrahumanisation qui continuera à jouer son rôle de protection. Si les relations sont de type compétitif, l'exogroupe sera toujours victime quoi qu'il fasse. S'il a mal agi dans le passé ou dans le présent, il risque d'être infrahumanisé. En fait, c'est moins le comportement effectif qui est en cause que ce qu'il implique. En se réfugiant dans notre pays, les sans-papiers ne

nous nuisent en rien, mais apportent des valeurs et des coutumes qui, à tort ou à raison, sont vécues comme des menaces symboliques dont notre groupe d'appartenance se protège par l'infra-humanisation. Si, par contre, c'est notre groupe d'appartenance qui a le rôle d'attaquant, l'exogroupe en souffrira doublement. Non seulement il devra supporter le poids des attaques, mais celles-ci seront justifiées par son infrahumanisation.

40 Le voile islamique ou hijab (j'écarte les burka, niqab et sitar qui couvrent le visage) est un excellent exemple. Le port de ce voile, notamment à l'école, est apparu comme un signe allant à l'encontre de la laïcité en France ou de la neutralité en Belgique, ainsi que comme un signe de soumission de la femme. Le lecteur se rappellera que je m'oppose à l'interdiction du voile. Il est curieux de voir qu'auparavant les signes religieux chrétiens ou hébraïques étaient acceptés et ne menaçaient en rien la laïcité ou la neutralité. Pour dissimuler le racisme tapi derrière son interdiction, on a étendu cette dernière à tous les signes religieux trop affirmés. Comme si le danger du voile, et sa signification, résidait dans sa superficie et comme si la soumission de la femme n'existait pas en dehors de l'islam et prenait nécessairement la forme d'un voile ! Les pays musulmans sont ainsi souvent infrahumanisés à cause des symboles qu'ils véhiculent et qui sont vécus davantage comme des armes que comme des valeurs.

41 Il est évident que l'infrahumanisation sera davantage probable lorsque l'aspect compétitif sera renforcé, comme dans le cas de terroristes. Il s'agit d'un prêté pour un rendu. Les terroristes n'hésitent pas à tuer des innocents car ils ne les considèrent pas comme faisant partie de la même humanité qu'eux. La réaction coulissera de l'infra humanisation inconsciente à la déshumanisation explicite. Parfois, on confond, volontairement ou non, des soldats ennemis avec des terroristes, ou encore des civils innocents avec des soldats ennemis. Un épisode de la guerre du Vietnam est resté célèbre de ce point de vue. Le massacre de My Lai a été l'œuvre d'une unité de l'armée américaine qui a tué de 347 à 504 civils, pour la plupart des femmes, des enfants et des vieillards. De nombreuses victimes furent violées, mutilées et torturées. Elles finissaient pour la plupart dans des charniers. Ce massacre a été rendu public grâce à deux pilotes d'hélicoptère et surtout grâce à leur adjudant. Celui-ci, avec les autres pilotes, a fini par s'interposer entre quelques survivants et les soldats et a donné l'ordre à ses hommes de tirer sur leurs compatriotes si ceux-ci ne permettaient pas un sauvetage. Par la suite, les trois hommes furent considérés comme des traîtres et reçurent des menaces de mort, avant d'être décorés exactement trente ans plus tard pour leur comportement exemplaire. Les éléments-clés de cet épisode ont été repris dans une expérience qui a montré que les gens qui n'exprimaient pas de honte concernant le comportement des soldats infrahumanisaient les civils vietnamiens. En d'autres mots, les personnes qui n'avaient pas le courage ou la conviction de reconnaître la culpabilité des leurs dévaluaient les victimes en les infrahumanisant. La jonction entre massacre et infrahumanisation se retrouve dans d'autres conflits comme ceux entre protestants et catholiques en Irlande du Nord, ceux de Bosnie, ou encore ceux des Mapuches au Chili.

42 Lorsqu'on se retrouve confrontés à des massacres commis dans le passé par son groupe d'appartenance, il n'y a souvent pas moyen de réparer les injustices commises. La protection de l'endogroupe passera donc par l'infrahumanisation des victimes. On peut affirmer que c'est bien la responsabilité de l'endogroupe qui est en jeu. En effet, lorsque le massacre est le résultat d'un accident non intentionnel, il n'y a ni repentir ni infra-humanisation. Ce résultat met en évidence le fait que l'infrahumanisation d'un groupe n'est pas nécessairement le fruit de ses actions propres, mais peut provenir d'autres groupes. Je ne suis pas impliqué dans un génocide, mais si les membres d'un groupe proche le sont, je peux infrahumaniser les victimes du génocide et justifier ainsi les actes du groupe voisin. Cet exemple n'est pas

irréaliste ; il a très bien pu se produire chez les militaires occidentaux lors du génocide rwandais.

43 Une application de l'infrahumanisation est très originale. Depuis un certain nombre d'années les gens sont enfin (!) convaincus que le visionnage intensif de programmes violents conduit à l'agressivité des jeunes spectateurs – auparavant, et sous l'influence de l'éthologue Konrad Lorenz, on imaginait au contraire que le visionnage de scènes difficiles amenait une catharsis, c'est-à-dire drainait les spectateurs de leurs pulsions violentes. Depuis l'entrée des jeux vidéo sur le marché, on a également testé leurs effets et les résultats sont semblables à ceux des films. Des auteurs ont imaginé de lier ce phénomène à l'infrahumanisation [14][14]Greitemeyer, T., & McLathie, N. (2011). Aggressive behavior... Après usage de jeux vidéo, violents ou non, les sujets de l'expérience recevaient l'occasion d'infrahumaniser des victimes déplaisantes et de se montrer agressifs envers elles. Les deux effets attendus se produisent : il y a davantage d'infrahumanisation et d'agression après usage de jeux vidéo violents. Des liens existent aussi entre l'infrahumanisation et l'agression, mais leur signification n'est pas encore éclaircie. Il est possible que l'infrahumanisation exprimée après une partie de jeu vidéo conduise au comportement agressif, mais il est également possible que l'agression finale soit justifiée par l'infrahumanisation.

44 Enfin, les idéologies jouent également un rôle dans le phénomène d'infrahumanisation. Comme nous l'avons déjà relevé, l'autoritarisme et la croyance dans une hiérarchie des groupes constituent une des idéologies les plus efficaces. Résultat attendu : ceux chez qui cette idéologie est la plus ancrée seront les plus sévères dans leurs jugements infrahumanisants et seront aussi ceux qui établiront la plus grande différence entre les êtres humains (comme eux) et les animaux (très différents d'eux). Non seulement ils se montrent les plus racistes d'après les mesures traditionnelles, mais encore ils infrahumanisent très facilement. Ce résultat est tout à fait normal. Par contre, lorsque la cible est particulièrement dévaluée, on s'aperçoit que plus les gens se montrent explicitement racistes à son encontre, plus ils l'infrahumanisent aussi. Un tel résultat est normal, mais inhabituel. En effet, si les scores de racisme implicite corrélaient généralement bien entre eux, de même que ceux de racisme explicite, il est beaucoup plus rare de rencontrer des corrélations significatives entre racisme explicite et implicite. On peut avancer beaucoup d'explications pour ce manque de relation entre l'implicite et l'explicite mais, dans le cas présent, elles se révèlent inutiles à cause de la force de la relation avec la cible.

45 Tant qu'à évoquer des cibles extrêmes, il existe à ma connaissance un cas où l'on peut parler de déshumanisation, au sens étymologique, plutôt que d'infrahumanisation. Que l'on pense aux groupes auxquels aucune compétence n'est reconnue et qui, de plus, mettent mal à l'aise plutôt de laisser indifférent. Ces groupes sont jugés comme ni compétents ni sympathiques. En fait, ils sont considérés avec dégoût et répugnance. Dans nombre de pays d'Europe du Sud, les Gitans sont les parangons de ces groupes. En Belgique et dans les pays avoisinants, ce sont plutôt les drogués et les clochards qui sont visés. Deux chercheurs américains ont mené l'expérience suivante : ils ont présenté à leurs sujets des images de membres de groupes soit compétents soit sympathiques et ils ont enregistré leur activité cérébrale [15][15]Harris, L.T. & Fiske, S.T. (2006). Dehumanizing the lowest of... C'est toujours la même zone du cerveau qui s'activait, une région particulièrement sensible à tout ce qui est social. Lorsqu'on leur montrait des drogués et des clochards, par contre, aucune activité ne se manifestait dans cette zone ; c'était comme si on montrait un objet dégoûtant n'ayant rien à voir avec la sociabilité. Par contre, c'était une région sensible au dégoût qui réagissait.

46 Des chercheurs italiens ont obtenu les mêmes résultats avec une méthode beaucoup plus simple [16][16] Vaes et al. (2011). Op. cit.. Ils ont testé de nombreux groupes dont trois – Gitans, Albanais, Marocains – qui étaient rejetés par leurs participants « pour leur incompetence et manque de cordialité ». Les sujets disposaient des stéréotypes pour chacun des groupes et ils devaient notamment noter la typicité des stéréotypes pour le groupe en question ainsi que le degré d'humanité des mêmes stéréotypes. Les seuls groupes pour lesquels la typicité augmentait avec l'inhumanité étaient ces groupes rejetés à tous points de vue. Dans ce cas, on peut réellement parler de déshumanisation puisque plus un trait était typique, moins il était humain. Heureusement, proportionnellement peu de groupes sont spontanément placés dans cette catégorie.

47 On dit généralement des groupes complètement déshumanisés qu'ils souffrent d'exclusion sociale. En effet, leurs bourreaux n'éprouvent aucune inhibition morale à les torturer et à les exterminer. On cite souvent à ce propos une partie d'une très ancienne expérience de Bandura, un des plus grands psychologues contemporains [17][17] Bandura, A., Underwood, B., & Fromson, M.E. (1975).... Dans les conditions qui nous intéressent, un sujet naïf par rapport au dessein de Bandura devait envoyer des chocs électriques à un groupe de participants. La manipulation faisait en sorte qu'avant les chocs, les participants entendaient un assistant échanger quelques mots avec l'expérimentateur. Dans une première condition, le groupe de participants était dépeint en termes chaleureux ; dans la condition qui nous occupe, le trio était décrit comme une bande de bêtes sauvages. Enfin, dans la condition de contrôle, aucun propos n'était échangé. Tout normalement, la description négative désinhibait les sujets qui se montraient particulièrement agressifs.

48 D'où la conviction qu'il n'existe plus de contrainte morale lorsqu'il y a déshumanisation. On entend souvent dire que les victimes déshumanisées ne sont plus que de la vermine, des rats ou des singes. Comme dans l'étude employant l'imagerie cérébrale, ces groupes d'individus sont devenus des objets dégoûtants. En dépit de cette croyance et de ces résultats, je voudrais défendre l'idée que, tout déshumanisées qu'elles soient, ces personnes restent des personnes pour leurs bourreaux. Vermine, rats, singes ne sont que des métaphores ; ce qui reste, c'est l'individu derrière ces comparaisons. Croyez-vous que les tortionnaires d'Abu Ghraib se seraient amusés à prendre des photos de singes en train de copuler ? Croyez-vous vraiment que les spécialistes en interrogatoire de Guantánamo se seraient donné autant de peine avec des vipères ? Pensez-vous que les convois de la mort décrits par Goldhagen eussent été pensables si les prisonnières juives avaient réellement été de la vermine ? Non, c'étaient les êtres humains qui étaient les victimes. La déshumanisation n'oublie jamais que c'est d'un être humain qu'il s'agit ; on n'animalise pas, on *déshumanise*. Tout comme on désosse, on arrache avec cruauté des caractéristiques de l'être humain, mais en veillant à garder l'être humain. Ceci ne veut pas dire qu'il n'y a pas un désengagement moral, bien au contraire, mais ce désengagement ne prend sa puissance que parce qu'il s'exerce sur des tabous.

49 On déshumanise donc, tout en laissant à ces autres, à ces singes ou à ces rats une part de leur humanité ! Comme l'écrit Gopnik : « Nous n'humilions pas la vermine, ne la mettons pas en scène dans des procès à spectacle, ou ne la faisons pas assister d'abord à la mort de ses compagnons. » [18][18] Cité dans D. Berreby (2011). A philosophy of genocide's roots.... C'est nous qui tuons la vermine, et l'homme en même temps, mais c'est la mort de l'homme qui nous intéresse.

50 La cruauté distingue la déshumanisation « guerrière » de la déshumanisation médicale. La cruauté est bien le but de la première, mais pas de la seconde, même si on parlera parfois de cruauté de la part d'agents médicaux qui adoptent des comportements distants, froids,

indifférents. Envisageons donc maintenant les fonctions de l'infrahumanisation médicale. Cet aspect clôturera ce chapitre.

Fonctions de la déshumanisation médicale

51 Je me suis rarement senti aussi dégradé, humilié et privé de toute valeur que dans un certain service hospitalier, où j'ai vraiment eu l'impression d'être spolié de ma personne, de mon humanité. Je ne donnerai pas de détails qui me mettraient mal à l'aise, mais je veux insister sur le fait d'avoir été traité dès le départ et, comme par définition, comme un fardeau, un morceau de viande ou un numéro destiné à accepter n'importe quelles décisions, y compris les plus contradictoires, mais qui avaient en commun le désintérêt avec lequel elles étaient énoncées. Il y a deux raisons pour lesquelles j'accorde autant d'importance à cette situation stupide. La première est de clamer que ce service pratiquait une telle déshumanisation systématique parce qu'il avait besoin de se protéger de ses conflits internes : contradictions constantes entre docteurs et entre chefs infirmières ; comportement féodaux des supérieurs auxquels je me suis défendu d'avoir recours en évoquant mon statut de professeur universitaire ayant donné cours à du personnel hospitalier. Je ne voulais pas provoquer à mon tour de la déshumanisation dans un service où mon statut, je le savais, transformerait nombre de ces personnes en paillasons. La deuxième raison est beaucoup plus fondamentale : j'ai connu l'inverse dans d'autres services du même hôpital. Subir de graves opérations nécessitant plusieurs équipes collaborant dans leurs interventions et s'être senti respecté et pris en charge – si pas avec plaisir par chaque personne rencontrée, du moins avec une compétence rassurante –, c'est votre dignité d'être humain qui est reconnue. Je vous jure que la différence avec l'autre service n'est pas immense, elle est incommensurable !

52 La médecine moderne insiste beaucoup sur l'humanisation de l'approche des malades. Celle-ci devient de plus en plus cruciale avec les équipements techniques, le contrôle à distance et l'efficacité des produits qui ont remplacé, dans un grand nombre de cas, le lien humain avec le patient, qui se retrouve alors tel un objet ou un morceau de chair au bout de câbles. La privation d'humanité dans ce genre de situations a une fonction en miroir. La déshumanisation peut agir comme les câbles ou les ordinateurs maintenant le patient à distance de l'humanité et donc du personnel soignant. Cette réaction se manifeste d'autant plus que la décision à prendre concernant le patient est pénible. Ce qui fait dire que la déshumanisation peut avoir des effets bénéfiques puisqu'elle permet des confrontations davantage rationnelles, même si cela a pour conséquence plus de froideur et de distance.

53 L'autre face du miroir justifie immédiatement la carence d'humanité. La déshumanisation peut avoir un effet sur le personnel lui-même. Le personnel qui garde ses distances doit être « vacciné », car plus on considère les malades comme des humains avec lesquels on a des contacts chaleureux, plus on se révèle sensible aux symptômes d'épuisement professionnel. Pour le bien-être du personnel, donc, un certain niveau de déshumanisation est d'autant plus plausible que l'empathie avec les malades doit être strictement contrôlée ou réduite. Si tel n'est pas le cas, dans une unité de soins palliatifs, par exemple, on verra apparaître ce que les Anglo-Saxons désignent sous l'expression de *burn-out*, c'est-à-dire l'épuisement professionnel.

54 En fait, la déshumanisation médicale comporte deux classes de facteurs. Les premiers sont structurels. Comme dans toute institution, avec beaucoup de monde et de « grades » différents (les malades, la hiérarchie parmi les infirmières et les médecins, les uniformes), les malades

risquent de perdre leur individualité (« le rôleur de la 24 »), leur intelligence (« il ne comprendrait quand même pas ») et leur contrôle (« elle a déjà de la chance qu'on s'occupe d'elle »). L'autre classe de facteurs déshumanisants comprend la technologie et la restriction d'empathie. Nous avons déjà évoqué les conséquences possibles de la technologie. La restriction d'empathie est plus problématique. Sa présence peut réduire les risques structurels que nous venons de citer. Elle donne l'impression aux patients d'être bien soignés et ces derniers suivent alors mieux leur traitement. Cette empathie pourrait être remplacée par la communication avec la famille qui prendrait le relais du personnel soignant. La tâche n'est pas facile, mais elle empêcherait de toute évidence le *burn-out*.

55 Les recherches montrent que l'empathie à l'égard des malades diminue avec l'avancement dans les études. Plus on est diplômé, moins on est empathique ? Peut-être est-on blasé ? Il est très intéressant de comparer les réactions neurologiques des médecins et de gens n'ayant rien à voir avec la médecine face au spectacle d'individus soit piqués par des aiguilles d'acupuncture, soit touchés par des cotons tiges. Contrairement aux autres personnes, les médecins ne réagissent pas face aux piqûres. Les spécialistes croient que les médecins inhibent leur réaction d'empathie, mais leur grande question reste de savoir si cette inhibition est consciente ou inconsciente [19][19]Haque, O.S., & Waytz, A. (2012). Dehumanization in medicine :....

56 De même que, dans la déshumanisation guerrière, nous avons envisagé la mort, nous allons le faire pour la déshumanisation médicale. Il est inutile, me semble-t-il, de discuter les significations différentes de la mort dans les deux types de déshumanisation. Rappelez-vous cependant que j'ai mis en évidence que la mise à mort d'un ennemi ramenait celui-ci à l'humanité. « C'est nous qui tuons la vermine, et l'homme en même temps, mais c'est la mort de l'homme qui nous intéresse », écrivais-je. Je défends l'idée que la même réhumanisation se produit quand on doit déconnecter un comateux de son appareillage de survie ou supprimer un médicament qui maintient un cancéreux en vie. Récemment, j'ai eu la chance de découvrir une série d'études où l'on demandait aux gens combien d'esprit (*mind*) restait à un mort ou à une personne dans un état végétatif. Pour les personnes interrogées, la part d'esprit qui reste à un mort est plus importante que celle dont l'individu végétatif est privé [20][20]Gray, K.T. Knickman, A. & Wegner, D.M. (2012). More dead than... ! La difficulté à prendre les décisions d'euthanasie ou de mort digne fait en sorte que le patient redevient un être humain. Il reste comateux et cancéreux mais, en plus, c'est une personne dont on se soucie de la dignité.

57 Ne soyons pas aveugles : l'infrahumanisation ou la déshumanisation médicale existe. Je reste persuadé que la mise à mort et la délivrance rétablissent l'humanité, mais les fonctions de la déshumanisation guerrière et de la déshumanisation médicale sont tellement différentes qu'il est dommage que l'on ne dispose que d'un seul terme. Outre cette différence de fonctions, les deux phénomènes diffèrent aussi par les cibles qu'ils visent : la déshumanisation guerrière est un processus qui vise des groupes, la déshumanisation médicale des individus.

58 Je n'ai pas trouvé de recherche qui montre que la déshumanisation médicale entraîne le racisme. Très souvent, par contre, c'est un racisme existant, vis-à-vis de minorités par exemple, qui facilite la déshumanisation médicale.

59 Ce chapitre se termine sur une note à la fois triste et optimiste. Il ne faudrait cependant pas que nos réflexions et les résultats empiriques sur l'infrahumanisation médicale oblitèrent tout ce qui a été dit précédemment. Comment peut-on se montrer inconsciemment plus raciste autrement qu'en revendiquant un degré plus élevé d'humanité pour soi-même et pour son groupe d'appartenance ? Plusieurs études attestent d'ailleurs le fait que les gens

consciemment racistes, autoritaristes et conservateurs font montre d'une infrahumanisation inconsciente. C'est ce caractère inconscient qui est particulièrement dangereux, parce qu'il occulte ce qui pourrait être amélioré. Il est manifeste que la toute grande majorité des gens – nos collègues et nous avons testé plusieurs milliers d'individus – nierait avec énergie l'idée même qu'elle pourrait priver autrui d'une partie de son humanité. Pourtant, ce n'est pas qu'une idée, mais bien une réalité...